



Devenir Titayna, une journaliste à la croisée des chemins

Cécile McLaughlin

► To cite this version:

Cécile McLaughlin. Devenir Titayna, une journaliste à la croisée des chemins. L'année 1925, Mar 2008, France. pp.317-327. hal-00936459

HAL Id: hal-00936459

<https://hal.science/hal-00936459>

Submitted on 7 Feb 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Cécile McLaughlin

Devenir Titaÿna : une journaliste à la croisée des chemins.

Vu Titaÿna ; un oeil de gazelle dans un corps d'avion. Elle doit faire l'amour avec les palmiers¹.

C'est en ces termes que Joseph Delteil évoque dans son journal, en 1925, une jeune fille dont l'identité se résume à l'unité éclatante d'un pseudonyme et qui commence tout juste à faire parler d'elle. Elle a en effet déjà signé deux contes et deux romans, mais surtout, depuis peu, exerce le métier de journaliste, en parcourant le monde en avion sans craindre le danger. La sensualité sulfureuse de l'aventurière, joliment exprimée ici, est évoquée de façon plus franche sous la plume de Jean-Gérard Fleury, sur le point d'entrer à *Paris-Soir* : « Elle avait la réputation d'avoir le feu au cul mais malheureusement je n'ai jamais eu l'occasion de le vérifier². » Celle qui deviendra « la globe trotter préférée des lecteurs de *Paris-Soir*³ », pénètre avec fracas dans l'univers journalistique des années folles, profitant d'une plus grande liberté accordée aux femmes, des progrès techniques et de la recherche du sensationnel de certains journaux. Son parcours pourrait ainsi se saisir comme une captation intuitive des sollicitations de son époque. Titaÿna, comme le dit justement François Ribadeau-Dumas, dans le rapide portrait qu'il brosse d'elle à la fin des années 1920, « appartient au siècle⁴ », ce « siècle du mouvement » comme elle le qualifie à l'ouverture de son *Tour du Monde*.

Rien pourtant ne prédestinait Elisabeth Sauvy à une telle carrière. Elle voit le jour le 22 novembre 1897⁵ dans le domaine familial de Richemont, à 10 km au sud de Perpignan. Elle naît sous un double signe : celui de la terre, par ses grands-parents paternels, grands viticulteurs et fortune de la région, et celui de la culture, par son père, un fin lettré, licencié en droit et qui dispose d'une très vaste bibliothèque qu'Elisabeth explore en catimini. Audacieuse et imaginative, elle a très tôt beaucoup de mal à supporter la rigidité des codes sociaux. Elle fuit l'austérité de sa pension qu'elle fréquente pendant neuf ans, en troquant les récits à l'eau de rose, contre des romans d'aventures. En 1922, bien décidée à se faire connaître, Elisabeth devient Titaÿna. Ce pseudonyme est un clin d'œil à ses origines puisqu'il s'agirait d'un personnage de la mythologie catalane. Le choix d'un tel nom reste cependant très mystérieux ; il résonne

¹ Joseph Delteil, *Journal*, 15 décembre 1925, cité par Benoît Heimermann, *Titaÿna*, Paris, Flammarion, 1994, p.119.

² Yves Carrière, *Pierre Lazareff ou le vagabond de l'actualité*, Paris, Gallimard, 1995, p. 218.

³ Myriam Boucharenc, *L'écrivain-reporter au coeur des années trente*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2004, p.107.

⁴ François Ribadeau, *Carrefour de visages*, Paris, La Nouvelle Société d'Édition, 1920, p.190.

⁵ Toutes ces informations sont inspirées de Benoît Heimerman,, *Titaÿna*, *op.cit.*

néanmoins comme un tourbillon d'énergie ; il y a du Titan dans Titaïna, un Titan féminisé par des sonorités ouvertes. Comme pour créer une unité qui fasse sens, elle baptise d'ailleurs son voilier Titan. Ce pseudonyme laisse déjà pressentir son goût pour la mise en scène et il est significatif d'une stratégie volontariste affichée qui conduira Titaïna sur des chemins particulièrement variés. En chef d'orchestre peu expérimenté, elle cultive une forme d'éclectisme qui pourrait sembler excessif, parfois bien peu maîtrisé et qui, par ailleurs la conduira à sa perte. Le parcours atypique de Titaïna interroge : est-elle un fin stratège ou bien une jeune femme indécise qui se laisse porter par l'air du temps et subit l'attraction des possibles de son époque. Icône populaire des années 1920-1930, celle qui fut l'amie intime de Cocteau, l'égérie de Man Ray, cette véritable touche à tout survit néanmoins avec peine dans la mémoire d'une poignée de curieux. Tentons de la suivre pas à pas dans ses itinéraires, parfois dans ses errances, pendant ces années folles, qui signent l'avènement de son personnage.

Titaïna, figure du mouvement et de la voltige

Si Titaïna était une œuvre musicale, elle serait sans conteste, un cake-walk au tempo rapide et dansant. Car ce qui la caractérise avant tout, c'est une cadence. Sans jamais vouloir s'arrêter, elle dévore l'espace en très peu de temps, agit vite en sachant parfaitement tirer parti des situations dans lesquelles elle se trouve.

Sur le plan professionnel, Titaïna essaie tous les costumes, tout en restant dans le domaine de la création qui semble convenir à son caractère imaginatif. Elle commence par écrire des contes, des romans, compose même une opérette, dirige une revue d'actualités littéraires intitulée *Jazz*, met en scène trois reportages filmés sur les Indiens, les mangeurs d'hommes de Bornéo et la Chine mais s'épanouit dans la pratique du journalisme en écrivant un très grand nombre d'articles sur ces voyages pour des journaux comme *L'Intransigeant*, *Lectures pour tous*, *Le Matin*, *Vu*, *Eve* ou encore *Voilà*.

Ce parcours éclaté et parfois incohérent trouve une illustration particulièrement significative dans le cheminement amoureux de la jeune aventurière. On le sait, l'époque tend vers une plus grande égalité homme-femme et « La Garçonne » de Victor Margueritte dès 1922, a montré à ses contemporaines comment une femme pouvait instrumentaliser l'homme. Titaïna, qui opte, dans un premier temps, pour la voie plus traditionnelle du mariage, semble vouloir dépoussiérer cette institution. Elle voit en effet, dans le mariage le meilleur moyen de pouvoir agir à sa guise, fréquenter qui elle veut, et n'hésite pas à imposer la conception toute moderne qu'elle se fait de cette union. En 1922, Daniel Olivier, son premier fiancé se ravise très vite, en comprenant dans

quel état d'esprit est sa future épouse. Quelques semaines après, en juin 1922, elle annonce ses fiançailles avec un certain Jules-Edouard Courtecuisse, mais trois mois après le mariage, le couple pense déjà à se séparer. La solution du mariage est avant tout un contrat financier pour la jeune fille, rien de plus. Pas question, en tout cas de parler de sentiments. La scandaleuse joue la carte de la dissidence... ce qui pour une jeune fille élevée dans la pure tradition aristocrate, relève déjà du scandale. Rien ne doit être une entrave à sa liberté et surtout pas un homme.

Elle ne s'en tient pas à ces échecs conjugaux et, humant l'air du temps, celle qui fut, sans le savoir, la voisine de Marcel Proust rue Hamelin, tente sa chance dans l'écriture, comme de plus en plus de femmes de son temps. Elle publie un premier conte pour *La Victoire*, après avoir assailli le bureau de rédaction, puis en fait paraître trois autres pour *Fantasio*. En 1923, son premier roman, *Simplement*, paraît chez Flammarion. Arrêtons-nous un instant sur son second roman, *La Bête cabrée*, paru en 1925, dont la fiction n'est pas sans préfigurer la destinée de son auteur. En effet, la jeune héroïne d'une vingtaine d'années, signe sa correspondance de l'initiale T. Ce personnage, oisif, essaie de s'étourdir dans un Paris bouillonnant, fuyant l'amour et vouant un culte étrange à l'idée de Beauté⁶ ; l'incipit très « Art déco », nous plonge dans un dancing qui résonne aux rythmes du jazz, et le lecteur ne peut s'empêcher de songer au « Bœuf », cabaret que Titaïna fréquentait assidûment dans ces années-là, époque où elle jouait le rôle de dame de compagnie pour la princesse japonaise Kitachirakawa. « La Bête cabrée » est, de plus, une femme à la coquetterie très marquée et l'ouvrage accorde une large place aux vêtements de haute couture, cite de grands noms comme Poiret⁷, et nous invite à de nombreuses scènes au miroir ; car, Titaïna fait partie d'une génération de femmes qui s'emploient à styliser leur image. La femme « aux yeux de Bédouine⁸ » ainsi que l'évoque Pierre Mac Orlan est dotée d'un physique plutôt agréable qui lui permet d'attirer les regards. Ses portraitistes sont plutôt louangeurs à son égard et François Ribadeau-Dumas n'est pas le plus insensible à « sa minceur [...] nerveuse. Sourcils noirs, visage hiératique, une bouche sacrée. L'œil noir est grand et beau, rêveur⁹. »

Garçonne, elle a coupé ses cheveux et illustre parfaitement, par sa façon de s'habiller et par son comportement, l'affranchissement de la femme dans ces années là. Elle n'hésite pas à s'approprier les progrès techniques de son époque, se frotte à la machinerie, et cultive l'allure sportive. A cet égard, Pierre Mac Orlan, préfacier de *La Bête cabrée*, met en avant la vigueur et la pleine liberté de la jeune romancière, ou plus exactement, de la reporter audacieuse. Ainsi, Titaïna devient sous sa plume « cette femme énergique » à « l'humeur vagabonde » qui

⁶ Titaïna, *La Bête cabrée*, Paris, Éditions du Monde Moderne, 1925, p.130.

⁷ *Ibid.*, p.10.

⁸ Pierre Mac Orlan, Préface à Titaïna, *La Bête cabrée*, *op.cit.*, p.IV.

⁹ François Ribadeau, *Carrefour des visages*, *op.cit.*, p.190.

« conduit l'art du reportage aux plus hautes réussites de l'art littéraire¹⁰. » La publication de *La Bête cabrée* sert donc de prétexte à faire émerger, non pas la romancière qu'est Titaïna, mais le personnage de reporter qu'elle est en train de devenir, comme si l'auteur était finalement dépassé voire occulté par son personnage. Effet d'annonce, de surprise ? Stratégie concertée pour se faire une place ou indécision réelle à trouver sa place dans un domaine précis ? Le mouvement constant de ce personnage est tel qu'on est amené à s'interroger : Titaïna pense-t-elle qu'en étant sur tous les fronts, elle multiplie ses chances d'atteindre le succès ?

Tel un « personnage-éponge », elle intègre très rapidement la nouveauté et comprend fort vite le parti qu'elle pourrait tirer d'une mode.

Ainsi, pour atteindre l'indépendance financière à laquelle elle tient tant, elle sait qu'il va falloir faire preuve d'audace. Pour ses reportages, elle choisit l'avion comme moyen de transport. En 1924, quand elle part, à la demande du prince de Roumanie, faire une conférence sur la femme française, en avion, c'est une véritable révélation pour elle. L'exploitation de l'aviation sera désormais une très bonne stratégie pour pénétrer dans les bureaux de rédaction. En effet, l'aviation civile en 1924, n'en est qu'à ses balbutiements et il faut un certain cran pour voyager dans des carlingues peu sécurisées, parfois même sans toit. Il y a là un créneau à prendre, *a fortiori* quand on est une femme et Titaïna qui prend des cours pour décrocher son brevet, le sait parfaitement.

L'avion devient dès lors, dans l'univers de Titaïna, un compagnon de route idéal possédant de nombreuses vertus : dangereux, il peut à tout instant s'écraser, ce qui est une situation rêvée pour elle qui voit à chaque difficulté poindre un sujet d'article percutant ; rapide, il correspond parfaitement à la cadence que Titaïna s'est imposée. Plus qu'une reporter classique, c'est une véritable « bourlingueuse » qui émerge dans ces années-là, enrichissant d'une part, la figure du grand reporter, par l'accent mis sur le risque, l'aventure, la vitesse, mais mettant à mal le sérieux de la profession, en insistant davantage sur le sensationnel, au détriment parfois du sérieux de l'investigation. Ses contemporains s'en rendent d'ailleurs parfaitement compte ; Pierre Bost, auteur du *Scandale* affirme à propos de *Bonjour la terre*, recueil de souvenirs aériens publié en 1929 :

Cette lecture nous laisse comme une courbature dans les reins, ce qui est bien, en pareille matière, le comble de la réussite. L'auteur est moins guidé par l'amour des voyages que par la passion du voyage, et cette fuite à travers l'Europe a quelque chose d'hallucinant ; l'avion, mode de

¹⁰ Pierre Mac Orlan, Préface à Titaïna, *La Bête cabrée*, *op.cit.*, p.III.

transport préféré de Melle Titaïna, donne à ces randonnées plus de vigueur encore et d'imprévu en en accroissant la vitesse et la brusquerie¹¹.

Et de l'imprévu, *Bonjour la terre* n'en manque pas qui met en scène une Titaïna, échappant de justesse à un crash aérien, ou encore apprenant le fox trot à Romanetti, un bandit corse qui a pris le maquis. Le mode de transport allié à une personnalité sulfureuse et qui n'a pas froid aux yeux devient acteur à part entière du texte, lui insuffle un tempo, un regard et une écriture. Titaïna ne fore pas véritablement la réalité, elle la survole, dans tous les sens du terme, et à la rapidité de l'avion correspond la rapidité de l'écriture. Ainsi, ses articles, ses reportages ont un style incisif, sténographique, ne ménageant pas les effets cinématographiques, jouant sur l'énumération rapide d'images fortes comme si Titaïna se laissait porter par une esthétique de la vitesse, qui mimerait les qualités du moyen de transport. Dans *Bonjour la terre*, par exemple, alors qu'elle survole les Karpathes¹², on peut lire :

Temps mou, incertain comme une femme et, comme elle, prêt à l'orage. [...] Visibilité nulle. Il faut d'urgence échapper à l'ouate traîtresse. Nous descendons avec rapidité. Je suis aussi déséquilibrée que l'appareil auquel je suis cramponnée. Brusquement, dans le voile déchiré, la terre apparaît à ma gauche, perpendiculaire, toile murale mal suspendue¹³.

C'est donc le tempo qui fait l'unité de cette aventurière protéiforme qui cumule les identités professionnelles. Parmi celles-ci, il en est une avec laquelle Titaïna entretient un rapport très particulier et qui n'est autre que sa « carrière » de femme de lettres. En effet, dans l'imaginaire de la journaliste, l'écriture dès lors qu'elle n'est pas le support d'une action de terrain devient une pure construction de l'esprit, qu'elle assimile à une forme d'immobilisme.

Femme d'action avant d'être auteur, elle répète à qui veut l'entendre le rapport très négatif qu'elle entretient avec l'écriture ainsi qu'en témoigne cette coupure de presse trouvée dans Les Cahiers du peintre Morillot qu'elle avait rencontré à Tahiti :

Madame Titaïna, tout le monde le sait fait de l'aviation et du grand reportage. Toute jeune, sa vie est déjà striée d'aventures. Un coup de téléphone et deux heures après elle est sur son avion,

¹¹ Pierre Bost, « Les Livres », dans *Jazz*, 15 juin 1929, cité par Benoît Heimermann, *Titaïna, op.cit.*, p.134.

¹² Orthographe fidèle au texte.

¹³ Titaïna, *Bonjour la terre*, Paris, Louis Querelle, 1929, p.77.

coiffée de son casque et file sur Budapest, Rome ou Barcelone. Elle n'aime pas écrire. Elle est avant tout mouvement, départ¹⁴.

Ainsi, elle affirme qu'elle n'est pas une femme de lettres, ce qui est une ultime stratégie, qu'utilisent à la même époque de nombreuses bourlingueuses. Sa simplicité stylistique revendiquée, son amateurisme littéraire feint voire son incapacité littéraire sont des leitmotivs qui apparaissent soit à l'ouverture de ses récits, soit dans les interviews qu'elle donne comme celle pour *La Revue du cinéma* en 1931 :

A chaque retour de l'un de mes voyages, je me suis sentie semblable à « l'enfant qui veut se faire un collier de perles avec des gouttes de rosée. » Je n'ai pas su manier les mots comme des tubes de couleurs ni donner à mes phrases des courbes de hanches gardant le contact des mains du potier. De visions absorbantes, comme une Mystique je fis des livres insatisfaisants et je ne dois pas les relire si je veux recréer le mirage¹⁵.

Cette non-conformité avec la figure de la femme de lettres est certes ce qui permet au personnage d'exister, mais c'est aussi une sorte de frustration chez la jeune fille qui ose affirmer, avec la plus grande mauvaise foi : « Avant de venir au journalisme, car je ne suis jamais allée à La Littérature, cette place publique où la foule s'échange des crocs-en-jambe et des lieux communs, j'avais eu l'idée de la mise en scène¹⁶. » Elle pousse la logique de son personnage en se construisant un rôle d'auteur sans qualité. Mais, et c'est là où ce rôle est pour le moins paradoxal, il semble que cette mise en scène soit une stratégie de plus pour accéder à la notoriété littéraire. Elle entrerait donc à rebours dans l'espace littéraire en niant vouloir y entrer. Ainsi, tout est une question de représentation et Titaïna à l'intérieur même de ses textes usent et abusent d'effets scénographiques, métamorphosant comme au gré de ses envies, son personnage de bourlingueuse, qui décline identités masculine et féminine, sous les yeux d'un lecteur médusé.

Titaïna, bourlingueuse transformiste

Le personnage sème donc le trouble, en accord avec son temps, passé maître dans le mélange des genres comme dans l'indétermination des sexes. Elle brouille les catégories, les mélange

¹⁴Jean-Jo Scemla *Les Cahiers Morillot, ou la vie très exotique du boucher Poncelet*, Paris, L'Harmattan, 1996, p.57.

¹⁵Titaïna, « Le Cinéma chez les Indiens du Mexique » dans *La Revue du cinéma*, 3^{ème} année n°20, 1^{er} Mars 1931, Librairie Gallimard, NRF.

¹⁶*Ibid*, loc. cit.

avec une certaine euphorie, exploite tantôt des capacités viriles de courage, de force physique, tantôt une coquetterie toute féminine dans des effets constants de métamorphose. Pour donner une idée plus concrète de ces procédés, appuyons-nous sur l'écriture du vêtement telle que Titaïna le met en scène. On soupçonne déjà dans la présence même de cette écriture, un brin de féminité. Dans *Mon Tour du monde*, alors qu'elle a remplacé l'avion par le paquebot, elle est matelot le jour et devient le temps d'une soirée, une parfaite mondaine qui transpose l'univers parisien des grands couturiers sous le ciel des tropiques. C'est dans cette atmosphère de « Jazz et cocktails autour de la terre¹⁷ » qu'apparaissent les robes de chez Poiret¹⁸. La référence au grand couturier vient dire le lien extrêmement étroit que Titaïna tisse entre le monde du voyage et la mode. Elle joue les mannequins dans ses récits, se faisant l'ambassadrice d'un esprit parisien qu'elle exporte au bout du monde. La description de sa cabine lors de son voyage en Océanie participe de ce va-et-vient entre masculin et féminin :

Atmosphère mi-couvent mi-clinique. Pourtant, reflétés par la glace ovale, mes flacons, brosses, ongliers, jettent une note intime de boudoir féminin ; mes robes dépliées, ont parfumé l'air de souvenirs anciens ; sur les lits, deux fourrures jetées incitent au repos rêveur¹⁹...

On est bien loin ici du type de l'exploratrice masculinisée par des pantalons et des vestes en cuir. Toute la coquetterie féminine se déploie et donne une autre tonalité au voyage, qui se fait plus intime et douillet. Pourtant, cette alcôve féminine subira les aléas du voyage et se métamorphosera à son tour, sous le regard dépité de l'aventurière :

Mes valises sont couvertes d'une épaisse couche de moisissure, mes souliers sont atteints, mon linge pointillé de taches. Tout ce qui est métal s'est rouillé, mes enveloppes collées, mes robes, dans l'armoire, se sont lentement dépliées. [...] Et ma coiffeuse lamentable me présente des crèmes liquéfiées, de la poudre en grumeaux²⁰.

On a le sentiment que Titaïna s'amuse à mettre à mal une féminité de convention, afin de montrer que son personnage, s'il joue un temps le jeu de la coquetterie, se place en réalité, en marge d'une féminité traditionnelle.

¹⁷ François Ribadeau, *Carrefour des visages*, op.cit., p.188.

¹⁸ Titaïna, *Mon Tour du monde*, Paris, Louis Querelle, 1928, p.203.

¹⁹ *Ibid.*, p.16.

²⁰ *Ibid.*, p.75.

Néanmoins, ce thème de la métamorphose est assez récurrent dans les textes d'autres bourlingueuses de l'entre-deux-guerres. Là où Titaïna innove, c'est lorsque, dans des effets de contrepoint, elle superpose masculin et féminin ou inversement. Alors qu'elle vient d'atterrir *in extremis* sur le sol turc, elle fait connaissance avec des villageoises : « J'ai retiré mes bas de laine pour les faire sécher et l'apparition de mes bas de soie les comble de stupéfaction²¹. » A travers ces deux attributs, l'un renvoyant au confort propice au voyage et l'autre à une subtile coquetterie, qui, cette fois-ci semble épargnée, Titaïna met en scène une figure d'aventurière nouvelle. Plus que de brouiller les catégories, elle les juxtapose, à la manière de ses bas de laines et de soie, donnant ainsi de l'étoffe à son personnage.

Car investir un espace d'homme ne veut pas dire se plier totalement à des lois masculines pour Titaïna et si la jeune fille est :

aussi résistante qu'un homme, sait porter le sweater de sport, le veston de cuir et les jolies bottes de sept lieues que l'on trouve au milieu des équipements coloniaux, [si] elle a suivi la même piste que les hommes les plus boucanés, [si] dans les terres où l'on ne ment jamais, elle a connu les heures rudes de franc compagnonnage où la galanterie n'intervient jamais²² ...

Elle n'en reste pas moins une Parisienne exquise. Ces effets de métamorphose et de contrepoint féminin intriguent et amplifient l'audace d'un personnage en mouvement constant.

Ces contrastes sont encore plus saisissants lorsque l'on aborde le comportement d'un personnage qui joue sur le double tableau de la force et de la fragilité, comme si finalement, les conditions physiques et masculines du reportage « titaïnesque », n'étaient acceptables et efficaces que doublées de topoï plus féminins. Le lecteur est donc face à un personnage qui tantôt boit du cognac, conduit une voiture, tantôt s'évanouit. De nombreux passages mettent ainsi en avant l'héroïsme au sens le plus masculin qui soit de l'apprentie reporter. *Bonjour La terre* accumule les périls en avion, insistant de manière assez constante sur le courage aveugle de la jeune fille. Néanmoins, ces éclats héroïques sont ponctués de moments de vulnérabilité, qui rappellent au lecteur que Titaïna reste une femme, ruse par laquelle cette dernière ne manque pas de souligner, *a contrario*, son courage. Elle est fréquemment atteinte de fatigue²³ qui est parfois dramatisée au point de donner lieu à des états de perte de conscience. Le personnage est à plusieurs reprises « inerte »²⁴, « tombe comme une masse²⁵ », « terrassée par la fatigue

²¹ Titaïna, *Bonjour la terre*, *op.cit.*, p. 19

²² Pierre Mac Orlan, Préface à Titaïna, *La Bête cabrée*, *op.cit.*, p.IV.

²³ Titaïna, *Bonjour la terre*, *op.cit.*, p.61.

²⁴ *Ibid.*, p.73.

fiévreuse²⁶ » etc. La maladie, la mise à mal du corps, conséquence de climats hostiles, d'une mauvaise alimentation et du manque de sommeil, sont des thématiques récurrentes dans l'œuvre de Titaïna qui la mettent en valeur et la font exister corporellement. A partir de ce corps si présent, se développe toute une esthétique érotico-morbide, qui fait véritablement la spécificité de la voyageuse. Figure du paradoxe et du sensationnel, elle trouve des motifs qui font fureur et qui sont un mélange de voyeurisme et d'exhibitionnisme. Déjà, dans *La Bête Cabrée*, elle décrivait ce que, par antiphrase, elle appelait l' « Ile de Beauté », sorte de « poubelle géante et aride, un enfer sans feu²⁷ » qui rassemble toute sorte de créatures monstrueuses. La prédisposition de Titaïna pour des thématiques particulièrement noires vient signifier en creux, la fin du personnage de mondaine, pour mettre davantage l'accent sur le désarroi, voire la désespérance de la journaliste, thèmes qu'elle développera largement à la fin des années 1930. La figure de la mondaine ne serait en fait qu'un masque qui cacherait déjà, durant ces années folles, un goût de la perte. Les titres de chapitres de *Loin*, comme « Défunte océanie²⁸ » ou encore la pensée mise en exergue « J'aime les mortes²⁹ » sont à cet égard parfaitement éloquents. Ainsi, rien de ce qui a un lien avec les pulsions humaines ne lui échappe et elle n'hésite pas à se mettre dans des situations qui pourraient passer pour scabreuses. En effet, ce qui importe, ce n'est pas tant la réalité observée, l'enquête qu'elle mène, que la mise en scène de son personnage dans cette réalité. L'exotisme et les situations extrêmes ne sont que prétexte à une entreprise d'autovalorisation d'un personnage qui s'affiche ouvertement dans la rupture. Ainsi, le corps de l'autre, si présent est instrumentalisé et renvoie constamment au propre corps de la voyageuse. Dans *Bonjour La Terre*, alors qu'elle vient tout juste d'échapper à la mort en avion, elle se retrouve nez à nez avec un cadavre : « un cadavre, nu, rejeté par la mer, en état de décomposition, [...] [au] visage verdâtre et grimaçant³⁰. » Ce cadavre est parfait : il est déjà à un stade bien avancé et en plus il est nu ! Il est le corps d'une victime de l'aviation, et devient donc un corps prétexte, servant de faire-valoir à un personnage, qui lui, a su gagner la terre sans trop de heurts. De la même manière, le thème de la lèpre dans *Loin* est particulièrement révélateur de l'attrance pour la mort de la journaliste. Celle-ci, avec provocation, lie de manière très étroite la pourriture des corps, à l'idée d'un absolu euphorique, divin, entremêlé d'amour. La lèpre est « la Volupté rose³¹ », le lépreux, l'initié :

²⁵ *ibid.*, loc. cit.

²⁶ *ibid.*, loc. cit.

²⁷ Pierre Mac Orlan, Préface à Titaïna, *La Bête cabrée*, op.cit., p.V.

²⁸ Titaïna, *Loin*, Paris, Flammarion, 1929, p.29.

²⁹ *Ibid.*, loc.cit.

³⁰ Titaïna, *Bonjour la terre*, op.cit., p.14.

³¹ Titaïna, *Loin*, op.cit., p.125.

Mais au fur et à mesure que ton corps se séparera de toi, que tes doigts, tes mains, tes membres tomberont, tu entreras, mystérieux et initié, dans cette vie dont nous ignorons la joie [...] ta chair pourrira et, dans sa jouissance intensifiée, tu fixeras l'éternel³².

Titaïna, un effet de mode ?

Eros et thanatos ont donc libre cours sous la plume de Titaïna et ne sont pas étrangers à sa popularité, une popularité qui porte en elle, dans les années 1920 déjà, la prémonition de sa perte. La journaliste qui parcourt le monde avec une rapidité incroyable va connaître un succès tout aussi rapide qu'éphémère... Celle qui s'inscrit en permanence dans la rupture, qui cultive l'art de la fuite mais qui en parallèle maîtrise suffisamment les codes médiatiques de son temps, n'aura-t-elle été qu'un effet de mode ? Il semble en effet que Titaïna n'ait été qu'« Une étoile filante dans le firmament parisien³³ ». Pourtant, la jeune fille a su se construire un réseau dense et impressionnant de relations. Elle fréquente assidûment Cocteau, Marie Laurencin, et rencontre régulièrement une bande de jeunes ethnologues, de bourlingueurs érudits, comme Marcel Griaule, un certain Michel Leiris et un passionné de l'Arctique Paul Emile Victor.

D'autre part, son audace lui a permis d'entrer en contact avec des personnalités utiles à son évolution professionnelle. Elle a par ailleurs parfaitement conscience de cette forme d'opportunisme et évoque dans une lettre à sa tante « les indifférents utiles » avec qui elle dîne régulièrement. Elle sollicite, frappe à toutes les portes, se lance dans des sit-in sans fin dans les bureaux de rédaction... Georges Courteline préface son premier roman ; Pierre Mac Orlan lui propose de travailler pour *L'Intransigeant* pour lequel elle écrit toute une série d'articles sur La Pologne, La Bulgarie, La Méditerranéenne, Le Maroc. C'est dans ce journal qu'elle livre ce qui deviendra *Bonjour La Terre* et son diptyque océanien *Mon Tour du monde* et *Loin*. C'est justement le fait qu'elle soit un personnage atypique qui lui permet de percer dans un milieu pour le moins fermé. Avec Titaïna, la rupture devient stratégie médiatique et manifeste en quelque sorte sa faculté à intégrer les codes de son époque. L'exemple le plus frappant à cet égard est le vol d'un Bouddha d'Angkor qu'elle met en scène. Ce délit est à la fois symptomatique d'un non respect des bienséances, et en même temps d'un mimétisme médiatique. En effet, lorsqu'en avril 1928, le journal *Vu* fait paraître un article de Titaïna intitulé « Comment j'ai volé la tête

³² *Ibid.*, p.126-127.

³³ Madeleine de Bryas, « Les Grandes Voyageuses », *Union nationale des femmes*, avril 1934

d'un Bouddha d'Angkor », ce titre a comme un goût de déjà vu et on ne peut s'empêcher de penser à Malraux qui 5 ans plus tôt avait commis un larcin de la sorte au Cambodge. A-t-elle voulu s'inscrire dans la lignée des grands aventuriers et ainsi mieux se fondre dans son époque ? Une chose est sûre : les répercussions médiatiques pour elle sont grandes, car ce vol sera l'occasion d'une série de photos de Man Ray et de deux articles à sensation dans *Vu*.

Mais, globalement, Titaïna qui risque sa vie pour se faire une place, s'est attiré des jugements très contradictoires. Personnalité journalistique scandaleuse, elle est soit appréciée, soit détestée. La préface de Pierre Mac Orlan illustre à elle seule les discours laudatifs que l'on peut trouver sur elle dans les années folles. Il évoque « les dons littéraires », « le style franc et net », « la lumière de sa phrase³⁴ » dans sa préface à *La Bête cabrée*. De la même manière, après avoir lu *Bonjour la terre*, Lucie Delarue-Mardrus vante le talent de la jeune écrivain : « Je viens de lire votre livre d'oiseau migrateur et j'en garde comme un vertige. Quelle vivante mosaïque, quelle géographie à l'échelle de la vraie vie vous nous faites entrevoir à travers vos souvenirs³⁵ ! »

Mais le style de Titaïna et la confusion générique de certains de ses textes, qui ne se situent ni véritablement dans le reportage, ni dans le récit de voyage, brouillant une nouvelle fois les catégories, accordant peut-être trop de place à la subjectivité, en dérangeant plus d'un. Le personnage trop audacieux, trop entreprenant et impulsif ne convient pas à certains organes de presse comme *Le Matin*. Pourtant, les dirigeants du journal avaient été épatés par le scoop qu'elle avait décroché en 1924, en interviewant Mustapha Kemal. Le journal n'a cependant pas laissé de deuxième chance à la jeune aventureuse. C'est donc vers des supports plus populaires comme *Lectures pour tous*, où la concurrence entre reporters et le sérieux de l'enquête sont moindres, qu'elle s'oriente à partir de 1926. Ce journal aura l'avantage de la laisser parfaitement libre quant à l'écriture de ses aventures.

La popularisation du personnage est dès lors très nette et le pseudonyme Titaïna résonne comme un appel à l'aventure. Ces enquêtes incroyables, son écriture efficace, lui ouvrent enfin le chemin du succès... Titaïna devient symbole, symbole d'un ailleurs exotique qui fait rêver, frémir, symbole d'une féminité moderne. Titaïna se métamorphose une dernière fois pour devenir parfum, lance à Paris la mode du paréo dont *Minerva* en 1929 se fait largement écho :

Cela nous vaut une innovation dont on ne peut que féliciter notre voyageuse. Les vêtements de plage lui semblant d'une banalité que, certes je ne contesterai pas, Titaïna a eu l'idée d'adapter des paréos et autres vêtements océaniens à la vie estivale des gens d'occident. Une maison de couture a

³⁴ Pierre Mac Orlan, Préface à Titaïna, *La Bête cabrée*, *op.cit.*, p.II et IV.

³⁵ Lucie Delarue-Mardrus citée par Benoit Heimermann, *Titaïna*, *op.cit.*, p. 134.

adopté la suggestion et ce n'était pas hier, au Trocadéro, un des moindres succès que celui de ravissants mannequins revêtus d'ensembles, voire de pièces uniques, parfaitement gracieux et évocateurs³⁶.

Celle qui « n'aime que le travail manuel. Réparer un moteur, développer et tirer des photos,...³⁷ » vante même les mérites d'une Peugeot !

Titaïna est bel et bien une « baroudeuse de charme » qui joue à la fois de son éclectisme, et tente de lutter contre une tendance à l'éclatement qui lui sera pourtant fatale. Cet éclectisme qu'elle maîtrise plus ou moins bien la projette sur le devant de la scène dans les années 1920 ; c'est lui néanmoins qui, quelques années plus tard, causera sa perte. Son énergie de femme nouvelle s'épuise en effet et elle exploite, comme en un dernier sursaut, cet essoufflement-même, développant le thème du ratage ainsi que le laisse entendre le titre de l'un de ses récits, paru en 1938, *Les Ratés de l'aventure*³⁸. Le voyage à Tahiti portait déjà les stigmates d'une sorte de désespoir et marque véritablement un tournant dans sa carrière de voyageuse. La vigueur très marquée qui faisait le sel de ses textes devient dès lors mensonge, mépris, imposture. Titaïna qui a cherché avec un farouche entêtement à s'imposer, évoluant dans des domaines très variés, semble avoir poussé son personnage, de succès en dérapages, jusqu'à ses derniers retranchements, se condamnant à la solitude. Cette solitude la conduira vers de nouvelles errances, sans plus de repères : collaboration, exil aux Etats-Unis où elle finira ses jours. Néanmoins, dès la fin des années 1920, intuitive et lucide, la bourlingueuse sait déjà qu'elle sera comme fatalement oubliée de tous : la sage Titaïna nous livre ici un dernier masque, en « songe[ant] mélancoliquement que chaque chose apprise est un pas de plus vers l'isolement³⁹. »

³⁶ *Minerva*, Article sur *Mon Tour du monde*, sans auteur, 1929.

³⁷ *Ibid.loc.cit.*

³⁸ Titaïna, *Les Ratés de l'aventure*, Paris, Éditions de France, 1938.

³⁹ François Ribadeau, *Carrefour de visages, op.cit.*, p.191.